

de brigade qui n'avaient pas été mis dans le secret, il réussit à ramener les esprits, et à tout faire rentrer dans l'ordre. Pour mettre fin à des associations si dangereuses, les troupes, jusqu'alors réunies, furent distribuées sur toute l'étendue de la domination, où elles devaient appuyer quand il le faudrait, par la force, les collecteurs des impositions. On ne se dissimula pas sans doute que c'était en quelque manière livrer les peuples à une soldatesque féroce, avide et licencieuse; mais on crut avoir écarté cet inconvénient en subordonnant au gouvernement civil l'autorité du général, qui jusqu'alors avait été sans bornes.

Un nouvel objet de la plus grande importance occupa peu de temps après le président du comité. Il avait reçu des sommes immenses pour élever ou pour renverser des trônes, pour commencer des guerres ou pour les finir. Non-seulement on l'avait laissé jouir de ces brigandages, on l'en avait encore récompensé. Cette impunité, ces honneurs enhardirent ses successeurs à multiplier les révolutions. Tout lui parut perdu si ce désordre continuait, et il demanda une loi qui défendit aux agens du corps privilégié de recevoir pour leur compte particulier aucun présent des princes indiens. L'ouverture fut favorablement accueillie. La nation était généralement indignée du faste insolent que venaient étaler à ses yeux des aventuriers que leurs besoins ou leur mauvaise conduite avaient fait naguère sortir de leur patrie;

et la compagnie, assurée de l'approbation publique, entra avec joie dans les salutaires vues de Clive. Ses employés furent obligés de jurer que jamais ils ne s'écarteraient des obligations qu'on leur imposait. Sans doute ce serment fut souvent violé; mais il dut aussi arrêter ceux d'entre ces hommes avides qui n'avaient pas renoncé à toute morale et à toute pudeur.

Tandis qu'on était dans l'attente de ce que ces grandes réformes pouvaient opérer, de nouveaux malheurs vinrent fondre sur le Bengale. Comme si les éléments, d'accord avec les hommes, eussent voulu réunir sur un même peuple toutes les calamités qui désolent successivement l'univers, une sécheresse, dont il n'y avait jamais eu d'exemple dans ces climats, prépara une famine épouvantable dans le pays du globe le plus fertile.

Il y a deux récoltes dans le Bengale, l'une en avril, l'autre en octobre. La première, qu'on appelle la petite récolte, est formée par de menus grains; la seconde, désignée sous le nom de grande récolte, consiste uniquement en riz. Ce sont les pluies, qui commencent régulièrement au mois d'août, et finissent au milieu d'octobre, qui sont la source de ces productions diverses; et c'est la sécheresse arrivée en 1769, dans la saison où l'on attendait les pluies, qui fit manquer la grande récolte de 1769, et la petite récolte de 1770. Le riz qui croît sur les montagnes souffrit

LIII.
Le Bengale
est ravagé par
la famine.

fort peu , il est vrai , de ce dérangement des saisons ; mais à peine pouvait-il suffire au dixième des besoins.

Ce qui devait arriver fut prévu par les Anglais , et prévu pour leur seul avantage. Pour accélérer une fortune déjà trop considérable , la plupart d'entre eux accaparèrent le peu qui restait de subsistances. Le conseil de Calcutta en fit aussi verser beaucoup dans ses magasins pour la nourriture de ses ouvriers et de ses soldats. On l'accusa même d'avoir outré cette précaution , dans la vue d'exercer le plus odieux des monopoles. Ce soupçon nous paraît destitué de vraisemblance. Il est impossible qu'une pareille atrocité soit entrée tout à la fois dans la tête et dans le cœur de plusieurs hommes qui délibèrent et qui agissent pour les intérêts des autres.

Cependant le fléau ne tarda pas à se faire sentir dans toute l'étendue du Bengale. La livre de riz , qui le plus ordinairement n'y valait que quatre deniers , s'éleva graduellement à quatre , cinq et six sols. On vit alors les malheureux Indiens errans dans leurs aldées , sur les grandes routes , au milieu des villes , pâles , défaits , exténués , déchirés par la faim ; les uns couchés par terre , et rendant leur dernier soupir ; les autres se traînant avec peine pour chercher autour d'eux quelques alimens ; plusieurs embrassant les genoux des riches , et les suppliant de les recevoir pour esclaves. Ici c'étaient des enfans abandonnés ; là des enfans

qui expiraient sur le sein tari de leur mère ; partout des morts et des mourans ; partout les gémissemens de la douleur et les cris lamentables du désespoir. Tel fut le spectacle qu'offrit cette région pendant six semaines.

Durant tout ce temps le Gange fut rempli de cadavres ; les campagnes et les chemins en furent jonchés. Des exhalaisons infectes remplirent l'air. Les maladies se multiplièrent. Peu s'en fallut qu'un fléau succédant à l'autre , la peste n'enlevât le reste des habitans de ce trop infortuné pays. Il en périt le quart , c'est-à-dire trois millions ou plus.

Un peuple qui aurait eu de l'énergie aurait exterminé ses tyrans. Mais telle est la douceur ou plutôt l'inertie physique et morale des Indiens , que , pressés par le plus impérieux de tous les besoins , ils ne tentèrent rien pour leur conservation. Les magasins , les énormes magasins de leurs oppresseurs furent respectés. Les maisons particulières le furent également. Aucune révolte , point de meurtres , pas la moindre violence. Les Bengalis , livrés à un désespoir tranquille , se bornaient à implorer des secours qu'ils n'obtenaient pas , et ils attendaient paisiblement la fin de leur carrière. Eh quoi ! auraient-ils pu dire aux trop insensibles auteurs de leur misère :

« Ce n'est donc que pour nous opprimer que
« vous êtes féconds en moyens ? Les trésors im-
« menses qu'une longue suite de siècles avaient

« accumulés dans cette contrée , vous en avez fait
 « votre proie ; vous les avez transportés dans
 « votre patrie ; vous avez augmenté les tributs ;
 « vous les faites percevoir par vos agens ; vous
 « êtes les maîtres de notre commerce intérieur ;
 « vous faites seuls le commerce du dehors. Vos
 « nombreux vaisseaux , chargés des productions
 « de notre sol et de notre industrie , vont enrichir
 « vos comptoirs et vos colonies. Toutes ces choses
 « vous les ordonnez , vous les exécutez pour votre
 « seul avantage. Mais qu'avez-vous fait pour notre
 « conservation ? Quelles mesures avez-vous prises
 « pour éloigner de nous le fléau qui nous mena-
 « çait ? Privés de toute autorité , dépouillés de
 « nos biens , accablés sous un pouvoir terrible ,
 « nous n'avons pu que lever les mains vers vous
 « pour implorer votre assistance. Vous avez en-
 « tendu nos gémissemens , vous avez vu la fa-
 « mine s'avancer à grands pas. Alors vous vous
 « êtes éveillés ; vous avez moissonné le peu de
 « subsistances échappées à la stérilité ; vous en
 « avez rempli vos magasins , vous les avez dis-
 « tribuées à vos satellites. Et nous , tristes jouets
 « de votre cupidité , malheureux tour à tour , et
 « par votre tyrannie et par votre indifférence ,
 « vous nous traitez comme des esclaves tant que
 « vous nous supposez des richesses ; et quand
 « nous n'avons plus que des besoins , vous oubliez
 « que nous sommes des hommes. De quoi nous
 « sert-il que l'administration des forces publiques

« soit tout entière dans vos mains ? Où sont
 « ces lois et ces mœurs dont vous êtes si fiers ?
 « Quel est donc ce gouvernement dont vous
 « nous vantez sans cesse la sagesse ? Avez-vous
 « arrêté la prodigieuse exportation de vos négoc-
 « cians particuliers ? Avez-vous changé la des-
 « tination de vos vaisseaux ? Ont-ils parcouru les
 « mers qui nous environnent pour y chercher
 « des subsistances ? En avez-vous demandé aux
 « contrées voisines ? Ah ! pourquoi le ciel a-t-il
 « permis que vous ayez brisé la chaîne qui nous
 « attachait à nos anciens souverains ! Moins avides
 « et plus humains que vous , ils auraient appelé
 « l'abondance de toutes les parties de l'Asie ; ils
 « auraient facilité les communications ; ils au-
 « raient prodigué leurs trésors ; ils auraient cru
 « s'enrichir en conservant leurs sujets. »

Ce discours , quelle qu'eût été sa véhémence , n'aurait fait dans l'Orient aucune impression sur des hommes de sang qui sacrifiaient froidement des millions d'ouvriers ou de laboureurs à une soif insatiable de richesses , et il n'aurait pas ému davantage ceux de qui ces monstres recevaient leurs ordres. Les directeurs de la compagnie n'eurent pas été plus tôt instruits en Europe des innombrables calamités qui avaient désolé le Bengale , qu'ils parurent vouloir confirmer l'opinion déjà établie , que nulle tyrannie n'était comparable à celle d'une société marchande. Le quart de leurs sujets avait péri. Ceux qui avaient échappé

au trépas étaient languissans et faibles. Les plus heureux avaient vendu les instrumens de leurs ateliers ou de leurs cultures. A peine restait-il un Bengali en état de suffire aux besoins les plus ordinaires. Et voilà l'époque où les chefs du corps privilégié écrivent à leurs agens. « C'est l'instant « même de mettre en usage tous les moyens « pour profiter des avantages que nous promet « la possession de la douane. »

Jamais système ne fut suivi avec plus d'audace, plus de vivacité et plus de persévérance. On augmenta les tributs. Des exactions se multiplièrent. L'impunité du vol, de l'assassinat, de la fornication, de la sorcellerie, eut un prix fixe. Les confiscations devinrent d'un usage général. Les amendes furent affermées comme partie essentielle du revenu public. Des maîtres barbares paraissaient se faire un plaisir d'aggraver les rigueurs réunies par la nature et par l'art sur leurs esclaves. Où ce système dévastateur conduisit-il ceux qui l'avaient conçu, et qui le suivaient opiniâtrément ? On va le voir.

D'abord les trésors accumulés de temps immémorial sur les bords du Gange s'écoulèrent par plusieurs canaux, tous plus ou moins connus. Les rapines que les particuliers anglais, premiers oppresseurs du Bengale, firent passer en espèces dans leur patrie, diminuèrent ce grand numéraire. Il devint plus rare lorsque la compagnie eut pris le parti de tirer de sa conquête les sommes

nécessaires pour les achats qu'elle ordonnait à la Chine, au Coromandel, au Malabar, et qui jusqu'à cette époque avaient été envoyées de l'Europe. Le vide fut porté au comble par la nécessité de payer la pension accordée à Chah-Allum, et de fournir aux dépenses du tiers de l'armée britannique employée à couvrir les deux grands districts qui lui avaient été accordés pour sa résidence. Il est généralement reçu que ces exportations d'argent s'élevèrent en moins de dix ans à six ou sept cent millions de livres.

Il n'y eut point de remplacement. Le corps privilégié, qui exploitait toutes les branches de son commerce aux dépens de la province, était bien éloigné d'y envoyer des métaux précieux, quoiqu'il lui demandât plus de marchandises qu'il ne l'avait fait en aucun temps. Les Hollandais, les Danois et les Français n'y en portaient pas davantage. Les uns et les autres trouvaient plus utile et plus commode de former leurs cargaisons avec les lettres de change qu'on leur donnait sur les agens de la compagnie, singulièrement attentifs à dérober à leurs commettans la connaissance des énormes et injustes fortunes qu'ils avaient faites. L'or de la Perse n'y coulait plus depuis que ce beau royaume était déchiré par des guerres intestines, telles que peut-être on n'en vit jamais dans les régions les plus infortunées. La balance même qui, avec les autres parties de l'Inde avait toujours prodigieusement penché de son côté, ne lui fut

plus favorable après que la famine lui eut ravi sa population la plus précieuse, et que la tyrannie eut étouffé ou ralenti son industrie.

Tandis que les ressources diminuaient si sensiblement dans la province, les dépenses y augmentaient avec une rapidité effrayante. Suivant les calculs très-bien raisonnés de Clive, le gouvernement civil et militaire ne devait jamais excéder dix-huit millions; et telles furent la prodigalité, l'incapacité de ses successeurs, qu'il s'éleva bientôt beaucoup au-dessus du double. A la même époque où vingt-trois mille soldats, dont quatre mille étaient Européens, ne coûtaient annuellement à Madras que sept millions deux cent mille livres, trente mille, dont trois mille six cents seulement étaient Européens, coûtaient vingt-quatre millions dans le Bengale. A la même époque où cent quatorze employés civils ne coûtaient à Madras que douze cent mille livres, cent soixante-dix coûtaient dans le Bengale sept millions deux cent mille livres. C'était la même déprédation dans tous les autres départemens.

Loin de remédier au désordre, la direction l'augmenta encore. La cour de Versailles avait envoyé d'assez nombreuses troupes à l'Île-de-France; des nuages s'étaient élevés à l'occasion des îles Falkland. La compagnie crut le Bengale menacé, et y fit passer des forces et des munitions. Elle y ordonna même de nouveaux ouvrages qui coûtèrent trois fois plus qu'ils n'auraient dû coûter.

Inutiles ou nécessaires, ces précautions occasionnèrent des dépenses qui mirent le comble au désordre extrême où des abus de tous les genres avaient déjà plongé les finances. Le mal paraissait sans remède, lorsqu'au commencement de 1772, Hastings fut appelé au gouvernement de ce pays trop infortuné.

Cet homme célèbre, qui s'était si fort distingué dans les emplois de confiance qu'il avait successivement remplis, ne tarda pas à surpasser la haute opinion qu'on avait de ses talents. Jusqu'à lui, l'apparence de l'autorité avait été conservée au soubab. C'était de son divan que sortaient tous les décrets qui réglaient le sort des peuples. Le nouveau gouverneur jugea que cette comédie durerait depuis trop long-temps, et que ceux qui étaient véritablement les maîtres ne devaient plus craindre de le paraître. Mourchedabad, jusqu'alors le centre de l'empire, tomba dans l'oubli, et le siège de la souveraineté fut ouvertement établi à Calcutta.

Cette innovation devait occasionner, et occasionna en effet de grands changemens. Celui qui l'avait imaginée réduisit à rien ou presque à rien le traitement pécuniaire accordé jusqu'alors au soubab, qui cessait d'être même un personnage de théâtre. Les seigneurs mogols désertèrent aussitôt une cour où il ne restait aucun espoir de fortune. Ces ennemis secrets du joug anglais furent remplacés dans les emplois où il fallait des abo-

LIV.
Réformes
opérées par
Hastings.

rigènes par des hommes obscurs qui obtenaient des postes auxquels ils n'avaient jamais pu aspirer. Cette élévation inattendue les attachait au conquérant auquel ils devaient leur avancement.

Alors purent être attaqués avec quelque espérance de succès des attentats qui depuis trop long-temps désolaient ces belles contrées. Elles coûtaient à la compagnie plus qu'elles ne lui rendaient. Les revenus se perdaient dans les mains chargées de leur perception. L'armée éparsée répandait partout l'oppression et la terreur. L'innocence et la faiblesse ne trouvaient que des tyrans dans les tribunaux. Les monopoles suspendaient les opérations naturelles du commerce. Le pécuniaire se montrait avec arrogance. Le mécontentement était universel et se taisait ; mais c'était le silence du désespoir et de la révolte.

C'était une nécessité de terrasser tant de monstres ; et Hastings se présenta fièrement au combat. Calcutta , le centre de la corruption , reçut ses premiers coups. Il y supprima les emplois sans nombre que l'intrigue , la corruption , la faiblesse , avaient successivement créés. Les postes jugés nécessaires ne reçurent plus que des appointemens proportionnés à leur importance. Tout se fit mieux et à meilleur marché dans tous les départemens. Les lois , et surtout l'exemple , mirent quelques bornes au ton d'ostentation qui avait tourné toutes les têtes. Un besoin passager ou de vains caprices ne réglèrent plus la recette et la dépense. Les

différens membres du corps politique qui n'avaient jamais formé d'ensemble furent enfin tous réunis sous l'inspection d'un conseil digne de son chef.

De Calcutta , l'attention de Hastings se porta sur les provinces. Dans toutes furent établis des bureaux de finance qui avaient d'autres bureaux au-dessous d'eux. Il fut défendu , sous les peines les plus graves , aux uns et aux autres , d'exiger d'autres contributions que celles qui seraient ordonnées par le gouvernement. On plaça à côté d'eux des cours de justice revêtues d'une autorité suffisante pour empêcher les actes répétés d'usurpation qui avaient ruiné également et les peuples et la compagnie. Une sage économie présida à ces heureuses institutions et à cent autres , également le fruit de l'activité la plus vigilante.

Les Anglais ne cachaient pas la haine qu'ils portaient au réformateur qui mettait fin à leurs brigandages. Mais il était dédommagé de leurs malédictions par les vœux que faisaient pour lui les Bengalis. La nation entière était à ses pieds. Son nom était dans toutes les bouches. Les pères l'apprenaient à leurs enfans. Tous se croyaient au terme de leur esclavage et de leurs souffrances. Telle était la disposition des esprits lorsqu'un événement inattendu vint partager l'attention publique.

On doit se souvenir que , pour obtenir le revenu des possessions envahies par les armées bri-